



# uni

*Les révolutionnaires sont finalement devenus les plus arriérés de tous les Occidentaux sans cesser d'être les plus perturbateurs.*

Auguste Comte

**Rédaction :**  
Paul-Eugène Rochat  
7, ch. de Grande-Rive, Lausanne

**Administration :**  
Jean-Philippe Chenux  
4, av. Edouard-Rod, Lausanne

Paraît 10 fois par an

Abonnement annuel :  
Fr. 3.-

CCP II 224 94 Lausanne

# action

Université  
Cantonale et Universitaire  
Palais de Rumine  
Lausanne

**REVUE ETUDIANTE D'ACTION CIVIQUE**

## PETITE MISE AU POINT

Dans notre précédent numéro, il fut question du ridiculissime Panurge, aboyeur de service à Coopération. Aujourd'hui, si nous mentionnons encore ce monsieur c'est parce qu'il nous a collé, sans explication, sans l'ombre d'une justification, l'étiquette « d'extrême-droite » que nous avons toujours rejetée, comme toutes les autres d'ailleurs. Celle-ci, en particulier, recouvre des doctrines pour lesquelles nous mettons ce « Panurge » au défit de trouver un mot d'approbation dans toute la collection d'Uni-Action.

On ne veut pas faire ici un examen de conscience, car nous laissons à d'autres cet art du débat truqué. Mais puisque l'occasion s'en présente, allons-y de quelques explications.

A l'origine de notre effort, que nous voudrions plus intense et plus fréquent, — mais nous sommes libres, et pauvres par conséquent — il y a une certaine notion de l'homme. Nous croyons qu'il se trouve en lui une part inaliénable, qui ne saurait lui être ravie sous aucun prétexte. Si on considère ce que l'être humain recèle de plus profond, de plus personnel, nous voyons bien qu'en définitive, il est libre, et responsable de lui-même, et que, sur ce plan, nulle intervention extérieure, qu'elle vienne d'un autre individu, ou d'un groupe, ou d'une collectivité entière, ne saurait jamais, en aucune circonstance, être légitime. Par conséquent, nous tenons pour faux et mal-faisant tout système politique et social qui dispose de l'homme en totalité. Voilà pourquoi nous sommes les adversaires de tout ce qui tend à propager de tels systèmes, quel que soit le programme dont ils peuvent se réclamer.

En d'autres termes, nous combattons, dans notre milieu et selon la mesure de nos possibilités, toute conception qui révèle un esprit totalitaire, et par priorité le communisme.

Cette priorité ne tient pas à un choix que nous faisons; elle tient à un ordre d'urgence.

Notre pays a subi, entre 1922 et 1945, le voisinage — et à certains moments la pression — de deux systèmes totalitaires. En premier lieu le fascisme italien, qui pré-

conisait l'absorption de l'homme par l'Etat. Puis le nazisme, qui fondait l'individu dans la race, et qui attribuait tous les droits à la seule collectivité allemande, que définissait la pureté raciale. Chez nous, aujourd'hui, ces régimes ne rallient plus que des attardés, réduits à des moyens de propagande quasi-confidentiels, et qui n'intéressent plus la jeunesse. Surtout, ces groupes minuscules n'ont pas, n'auront jamais plus l'appui d'un Etat étranger. Ils ne caseront jamais l'un des leurs dans un poste important. A moins de circonstances imprévues, et qui susciteraient une réaction sans doute fort vive, le mieux est de laisser au temps le soin de liquider ces vestiges.

Mais pour le communisme, qui conduit à la dissolution de l'homme au sein de la masse sociale, on trouve une situation différente. Il y a, derrière chacune des organisations communistes, un appareil de propagande qui couvre le monde entier et qui use de toutes les formes d'expression, sans en excepter aucune. Il y a le poids d'un

empire, l'action d'une diplomatie, le travail d'organes spécialisés, forts d'une expérience qui remonte à cinquante ans en arrière. Le moindre communiste est le soldat d'une armée dont le quartier-général est à Moscou; le moindre des sympathisants est un auxiliaire, inconscient souvent, efficace presque toujours. Les nazis et les fascistes, chez nous, forment un dernier carré qui vieillit sur place et qui ne recrute plus (déjà parce qu'il n'y a aucun intérêt à s'y joindre) alors que l'armée communiste est lancée dans une offensive incessante et spectaculaire.

Parmi nos aînés, il s'en trouva qui tendirent, peu ou prou, l'oreille aux harangues venues du Palais de Venise, ou qui furent impressionnés par les révélations inspirées qui nous arrivaient de Berchtesgaden. Aujourd'hui nous ne voulons pas que notre génération, en regardant vers le Kremlin, renouvelle cette erreur. Nous répudions le marxisme au nom de principes qui auraient fait aussi de nous, si nous avions appartenu à la jeunesse des années 35-40, les adversaires d'idéologies qui semblaient devoir triompher.

UNIAC

## A Bruxelles La presse étudiante

Les 10 et 11 février derniers, Bruxelles a accueilli quelque cent étudiants venus de douze pays d'Europe et représentant environ deux cents journaux. Cette « ASSEMBLÉE EUROPÉENNE DE LA PRESSE ETUDIANTE » (= AEPE) devait grouper le plus grand nombre possible de délégués des différents journaux étudiants d'Europe. C'est ainsi que le 29e étage du bâtiment Martini a abrité des revues anglaises, écossaises, françaises, belges, espagnoles, italiennes, allemandes, autrichiennes, norvégiennes, suédoises, néerlandaises et suisses.

Mais que s'est-il passé exactement dans la capitale belge et quelle était la raison d'être de la réunion qui s'y est tenue? Ses organisateurs s'étaient donné deux buts: le premier était d'assurer une prise de contacts et des échanges de vues entre les étudiants responsables de revues, périodiques ou journaux universitaires, afin

qu'ils puissent débattre ensemble les problèmes techniques et économiques auxquels ils doivent faire front; et les délégués ne manquèrent pas de le faire, encouragés d'ailleurs par la gentillesse et la compréhension de leurs hôtes.

Ce premier but était, au fond, facile à atteindre, et servait de prétexte au second: fonder une organisation européenne de la presse étudiante, organisation apolitique, calquée, quant à sa structure, sur le « CENTRE NATIONAL BELGE DE LA PRESSE ETUDIANTE ». La tâche d'une telle organisation sera « de promouvoir l'information étudiante et de faciliter les échanges culturels » et elle exigera, pour ce, de ses membres « UNE LIBRE COLLABORATION, UNE COOPERATION ACTIVE, UN SENTIMENT DE SOLIDARITÉ, DE L'ALTRUISME ET DU DÉVOUEMENT ».

(Suite de la page 2.)

# Retour sur l'égalité

(Suite.)

La dernière fois, mais cela remonte à longtemps, nous avons tenté de stigmatiser deux attitudes erronées face au problème controversé de l'égalité. De la démonstration précédente il devrait ressortir que l'égalité est ontologique. La nature même de l'homme est égale ou plutôt identique. Mais cette égalité essentielle, première, n'interdit pas de constater des inégalités secondes, tant naturelles que sociales. Celles-ci sont même indispensables, toute communauté sociale ne pouvant s'établir et subsister qu'à l'aide d'une hiérarchie nécessaire et féconde.

Que ces inégalités particulières et naturelles aient des conséquences sociales est équitable. Celui qui rend un service considérable mérite une récompense proportionnelle. Que des inégalités à proprement parler sociales soient admises et reconnues est tout aussi normal : elles sont

condition du bon fonctionnement du corps. Deux limites cependant : d'une part le système doit être ouvert, le mouvement possible d'une catégorie à l'autre, d'autre part une vie décente doit être assurée à chacun. Tout homme devrait avoir sa chance de parvenir à un épanouissement mais, et c'est là qu'il y a souvent confusion, cet épanouissement n'est pas le même pour chacun. Le but ce n'est pas une égalité pure et simple mais une égalité de proportion. Par une justice distributive jugeant chacun selon ses mérites on aboutit, partant d'une égalité essentielle, passant par des inégalités particulières, à une identité relative, véritable harmonie dynamique. A un égalitarisme régressif qui cherche à niveler par le bas, on substitue un mouvement vers plus de justice et d'humaine amitié.

Jean-François BRUTTIN.

MERCI...

Nous avons reçu, de Neuchâtel, entre autres, une lettre dont nous extrayons ces lignes : C'est avec plaisir et intérêt que je recevrais UNI-ACTION. Je n'en connaissais pas l'existence jusqu'au moment où un certain article de Panurge dans « Coopération » m'a montré qu'il y avait encore des étudiants résolus à défendre les réalités nationales et à ne pas jeter par-dessus bord tout ce qui fait la force de notre pays... etc.

Et voilà ! Il suffit d'avoir « Panurge » pour adversaire pour vous attirer la sym-

## A NOTRE BIENFAITEUR

pathie des honnêtes gens. L'homme masqué de « Coop » demandait quels étaient nos pourvoyeurs de fonds. Nous lui répondons simplement : « Le plus actif et le plus efficace, c'est vous, cher Monsieur ! vous, qui, par la sottise asine de vos articles, contribuez à nous faire de nouveaux amis et abonnés, à remplir la caisse ».

PER.

## Sur une exécution

Sacrifions à l'actualité en évoquant brièvement la mémoire de Monsieur Julien Grimau. Un fait : Franco refuse de gracier un communiste condamné et fusillé pour crimes commis il y a plus d'un quart de siècle ; les preuves n'étaient pas irréfutables. Khrouchtchev et les siens protestent et font protester.

Quelques questions :

Le dictateur du Kremlin ferait bien de balayer devant son isba. Ne vient-il pas de laisser assassiner dix citoyens soviétiques pour collaboration avec l'ennemi, affaire remontant à 1943 (« Etoile Rouge » 13 avril) ? Ensuite : le maître de toutes les Russies ne savait-il pas que son intervention empêcherait toute possibilité de grâce ? Si, bien sûr, mais il savait aussi que mieux vaut un martyr de la foi communiste qu'un syndicaliste en prison.

Pourquoi 47 prêtres genevois écrivent-ils au Caudillo au lieu de s'occuper de leurs ouailles ? Ils ne sont pourtant pas tous dominicains, prix Nobel de la paix marxiste, et professionnels de la protestation à sens unique. Garde-à-vous fixe. Le petit doigt sur la couture de la soutane ! En avant marche ! Les élections sont pour dimanche !

Et vous messeigneurs les pasteurs de la fille aînée de l'Eglise. Vous emboitez le pas de la « conscience universelle bouleversée ». Permettez. N'est-ce pas dans votre pays qu'un de vos enfants, colonel de votre armée, vient d'être fusillé, à l'aube, un petit matin, après avoir entendu la messe et communiqué au sang du Christ. Il est mort en héros, comme Grimau d'ailleurs, sans haine pour son bourreau, priant son chapelet. Avez-vous protesté monseigneur le cardinal Gerlier, avez-vous demandé la grâce monseigneur le cardinal Feltin pour ce catholique qui n'avait pas de sang sur les mains ?... Par-don ?

J.-F. BRUTTIN.

## A Bruxelles La presse étudiante

(Suite de la première page.)

Cette Assemblée Européenne de la Presse Etudiante aura les organes suivants :

**UN COMITÉ DE PATRONAGE** constitué par des personnalités nationales présentes par les organisateurs de cette réunion.

**UNE ADMINISTRATION** comptant un président, un directeur des relations publiques et un directeur du service de presse, ainsi qu'une Trésorerie (que les organisations internationales se sont déjà engagées à soutenir) et un secrétariat général.

**TROIS COMMISSIONS TECHNIQUES :**

- Commission culturelle,
- Commission polytechnique et scientifique,
- Commission information et politique.

**UNE COMMISSION (éventuelle) DES AFFAIRES ET RELATIONS EUROPÉENNES.**

La réunion de Bruxelles a déjà permis de déterminer provisoirement la constitution et le fonctionnement des trois commissions techniques. La commission culturelle, scindée en trois sous-commissions : « littéraire », « des spectacles » et « culturelle » a placé à sa tête un vice-président et un secrétaire néerlandais. La commission polytechnique et scientifique a, elle aussi, un vice-président et un secrétaire néerlandais ; quant à la commission d'information et de politique, elle n'a, pour l'instant, désigné qu'un vice-président, en la personne d'un étudiant belge. Les différentes commissions ont désigné, pour les pays représentés dans la capitale belge, un « délégué national » provisoire, dont la tâche sera de recenser les journaux étudiants de son pays pour les inviter à participer à l'AEPE et de communiquer à la commission dont il dépend les renseignements et informations susceptibles d'intéresser les étudiants d'Europe. Ces informations seront transmises à ladite commission qui les communiquera à

tous les membres de l'AEPE pour qu'ils puissent les utiliser. Ces communications seront soit de brèves nouvelles soit, parfois, des articles de fond.

UNI-ACTION ayant seul délégué un représentant, fut bombardé délégué national suisse et reçut pour mission de recruter les autres journaux suisses et d'assurer le contact avec le comité central de Bruxelles ; à cette fin, nous avons déjà envoyé des circulaires aux journaux étudiants romands et suisses alémaniques dont nous avons l'adresse, les invitant à adhérer à l'AEPE.

Outre cette activité purement technique, l'AEPE se propose d'aider matériellement les journaux étudiants, d'assurer aussi un système d'échange de clichés et de créer une carte de presse européenne qui soit reconnue par les Etats.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'AEPE veut être apolitique et la réunion de Bruxelles permet de croire à un heureux départ. On a répété à plusieurs reprises que les « journalistes-étudiants » n'ont aucun rôle représentatif et qu'ils ne peuvent en aucune façon prétendre être les interprètes d'un pays ou d'une université. On a exclu de l'ordre du jour des thèmes de discussion concernant la situation sociale de l'étudiant, estimant que ces sujets allumeraient trop de passions politiques dans une assemblée qui se voulait apolitique. Enfin, on est même parvenu à oublier momentanément — et ce fut une manière de miracle, car les choses menaçaient de s'envenimer — la vieille querelle entre les Wallons et les Néerlandais à cause des Flamands.

Du premier contact pris à Bruxelles est issu le projet d'une Assemblée Européenne de la Presse Etudiante. Dépassera-t-il le stade embryonnaire ? Il a déjà mis bien des atouts de son côté et n'attend que la bonne volonté de ceux qui voient en lui un moyen comme un autre de jeter un pont entre les Etats et de contribuer, fût-ce très humblement, à cette unité européenne, si fragile encore, mais si souhaitable.

S. MONOD.

# LECTURES D'AUJOURD'HUI

Maurice BARRÈS: *Mes Cahiers*, 1896-1923. Plon. (37 fr.)

Guy Dupré a extrait l'essentiel des 14 volumes des « Cahiers » et il nous restitue un Barrès vivant, jeune et très proche de nous. Ces notations quotidiennes sur tous les sujets constituent la meilleure introduction à l'œuvre de Barrès qui reste à redécouvrir. De la Chambre des députés à Maurras et de Proust à Léon Daudet, portraits et anecdotes abondent. Henri Massis dans son Barrès et nous (Plon, 13 fr.) avait déjà tracé un portrait attachant de son maître ; tout est là, tout est dit.

Julien GREEN: *Partir avant le jour*. Grasset (15 fr.)

« L'enfant est le père de l'homme », Wordsworth. Cette phrase du poète anglais mise en épigraphe indique l'intention de Green. Nous suivons son itinéraire spirituel, oscillant entre la chair et l'esprit, jusqu'à l'âge de 17 ans. Ce chef-d'œuvre contient de très belles et étranges pages sur une jeunesse tourmentée et incertaine. Écrivain déjà classique, Julien Green republie sa première œuvre, son Pamphlet contre les catholiques de France (Plon, 7 fr.) écrit en 1924. 249 notations numérotées comme L'Éthique de Spinoza nous livrent les idées premières d'un jeune génie. Belle préface de Jacques Maritain.

Henry DE MONTHERLANT: *Le chaos et la nuit*. Gallimard. (13 fr.)

Un Espagnol en exil à Paris, solitaire et aigri, se plaint de tout et de rien. Même sa fille n'existe plus pour lui. Il retrouve l'Espagne et les taureaux avant de mourir en toréador vaincu. Le dernier roman de Montherland porte la marque du maître malgré de petits agacements. Les deux derniers chapitres resteront comme un exemple d'écriture et de psychologie. Un vieil homme mysogine écrivant sur un autre vieil homme aigri, Espagnol et « aficionado » de surcroît, n'est-ce pas un peu Montherland écrivant sur Montherland, bien qu'il s'en défende, trop violemment d'ailleurs.

Philippe JULLIAN: *Delacroix*. Albin Michel. (21 fr.)

Jullian trace un portrait psychologique sensible et fin du grand peintre romantique, avec un léger ton autobiographique. Intelligent avec esprit, écrivant bien et connaissant parfaitement son sujet, l'auteur a su choisir les plus beaux dessins de Delacroix pour illustrer son texte. Nous célébrons cette année le centenaire de la mort de cet artiste, père de la peinture moderne. Lisez aussi son Journal qui va de 1822 à 1863, publié chez Plon dans la collection 10-18 (5 fr.).

Roger VAILLAND: *Le regard froid*. Grasset. (13 fr.)

Moine au visage émacié par le vice, Vailland a réuni pour les cyniques de petits essais inspirés par ses maîtres : Sade, Laclos

et Casanova. Cet aristocrate décadent qui aime les périodes de décomposition a trop d'intelligence pour ne pas voir les failles de son système néo-libertin. Amputé de toute métaphysique, Vailland comme ses semblables, a la vue courte et passe à côté de l'essentiel. Sa sagesse ne va pas bien loin et son assurance semble bien incertaine. Son « Éloge du cardinal de Bernis », le meilleur de ses essais, se lit avec plaisir par ceux qui aiment les remarques subtiles et les formules bien frappées d'un écrivain qui utilise une langue très pure.

Jean BRUNE: *Journal d'exil suivi de Lettre à un maudit*. La Table Ronde. (15 fr.)

Livre émouvant d'un homme en exil et pourchassé pour avoir trop aimé son Algérie natale. Son journal tenu entre Rome, Genève, Barcelone et Amsterdam est rempli de notations amères et intéressantes. Sa « Lettre à un maudit » lui permet de s'adresser à ceux qui lui sont chers et frater-

nels avec le ton juste. Cet homme désabusé, déphasé et inadapté possède un solide talent mais il aurait pu éviter de déposer des petits tas d'ordures sur la Suisse et ses habitants. Il semble que ce soit devenu là l'occupation favorite de certains Français qui prennent trop souvent « les autres » pour des crétiens émasculés sur qui il faut cracher. Nous n'aimons pas être piétinés ni traités de marchands et de délateurs, même par des Français qu'un récent drame a bouleversé.

Jean GALTIER-BOISSIÈRE: *Mémoires d'un Parisien*. La Table Ronde (18 fr.)

Le « Vénéré Directeur » du Crapouillot trace de la France entre 1938 et 1962 un portrait plein de verve rabelaisienne dans le tome III de ses Mémoires. Cet homme libre et non-conformiste distille la bonne humeur, les histoires drôles et les ragots littéraires avec bonheur et talent. A lire pour passer une excellente soirée.

## ZOOLOGIE

# Destruction constructive !

Satisfait, les mains dans les poches, l'enfant contemple avec fierté les éclats du jouet qu'il a enfin réussi à casser, parce qu'il ne marchait pas comme il voulait. Qu'y a-t-il de plus naturel que cette colère de gosse qui, se heurtant à une difficulté, en triomphe en détruisant tout, sans réfléchir, sauf, peut-être, plus tard, à pleurer en serrant les débris inutilisables?... A vrai dire, quel rapport entre ces rages vaines d'enfant et le cri de victoire lancé par la « Voix Ouvrière » dans le numéro du 11 avril 1963 : « L'AFFAIRE DES MINES LAISSE UN TERRAIN PROFONDEMENT MINÉ, MINÉ FINANCIÈREMENT, ÉCONOMIQUEMENT, SOCIALEMENT, POLITIQUEMENT » ? La grande, la belle victoire que celle remportée grâce aux grèves ! Des millions dilapidés, une économie perturbée, des centaines et des centaines de citoyens paralysés dans leur activité quotidienne, atteints souvent dans leur liberté quand ils veulent travailler ; charité démocratique ! La voilà cette « OPPOSITION CONSTRUCTIVE », cette « RÉACTION POSITIVE » qu'on appelle de tous côtés ! O l'acte généreux méritant bien cette solidarité universelle que l'on sollicite chaque fois qu'il y a des grèves ! Et l'on se sent fier de penser qu'il y a en Suisse aussi des saboteurs dont la voix s'élève pour prôner ce genre de méthode, pour encourager et approuver, dans un long article (VO du 10 avril 1963) la grève des gypsiers zurichois ! On est ravi de lire ces lignes : « C'ÉTAIT, POUR FINIR, UNE AMBIANCE PRESQUE JOYEUSE QUI RÉGNAIT DANS LA SALLE, LORSQUE LE PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE ANNONÇA QUE L'ON ALLAIT PASSER AU VOTE SECRET CONCERNANT LA GRÈVE ». Gentille atmosphère de fête ! On passe aux coups et à la démolition... Et l'on viendra dire, plus tard, que c'est la mort dans l'âme que l'on a pris ces décisions horribles, extrêmes, justifiées seulement parce que le mal qu'elles causaient était minime par rapport à celui qu'elles voulaient enrayer. Toute la faute sera d'ailleurs aux patrons, aux « IRRESPONSABLES, MALHEUREUSEMENT ASSEZ NOMBREUX ET TRÈS HAUT PLACÉS » (VO du 11 avril) — que l'on a sans doute élus quelques mois au paravant mais on l'oublie. On tournera son char, habilement ; on prépare d'ailleurs déjà cette volte-face en ajoutant, après l'hymne à la grève : « EN PREMIER LIEU, CHAQUE OUVRIER DOIT CONTRIBUER A DÉTRUIRE LES MENSONGES SELON LESQUELS LES GYPSIERS AURAIENT PROVOQUÉ LA GRÈVE ». Voilà ce qui s'appelle avoir le courage de son opinion ! Ce n'est pas la grève en soi qu'il s'agit de juger ; elle n'est qu'un moyen, un moyen humain, c'est-à-dire imparfait et dont l'efficacité doit être appréciée de cas en cas, mais c'est la malhonnêteté de certaines gens qu'il faut dénoncer. Leur hypocrisie, leur lâcheté, leur vanité qu'ils s'évertuent de camoufler sous les grands noms de Liberté et de Solidarité humaine.

Suzette MONOD.

Lisez UNIAC, faites-le lire à vos amis.  
ABONNEZ-VOUS en versant Fr. 3.- au  
CCP 11 22 494, Lausanne.

# Beauté de la théorie

Les marxistes répètent en toute occasion que leur doctrine ne repose que sur les faits. Chaque affirmation se réfère à une réalité contrôlable ; chaque hypothèse n'est orientée que par l'observation. A toutes les étapes du raisonnement, on peut immédiatement se reporter au réel, au sensible. Donc pas de risques d'erreur.

Voilà qui paraîtrait séduisant si, par malheur, ces mêmes gens ne donnaient le fréquent spectacle d'un aveuglement déplorable. Qu'un petit fait dérange quelque peu leur théorie, et les voilà qui rudent, qui nient, qui feignent d'ignorer. Nul effort ne les fera sortir de là. Que Marx ait erré dans ses prévisions (l'Allemagne et la Grande-Bretagne passeraient les premières au communisme), que Lénine, dans l'action, ait parfois adopté certaines solutions qui contredisaient ses propres écrits (ce qui prouve qu'il faisait la part de la nécessité, comme tous les hommes intelligents), que Staline ait fait dévier dans le sens des traditions russes une révolution d'abord internationale dans son essence, rien ne les trouble, rien ne les surprend. Montrez-leur que la prospérité industrielle amène l'amélioration du statut social des ouvriers, au lieu d'accélérer, comme on dit en patois marxiste, la « paupérisation des travailleurs », du coup les faits ne valent plus rien. Soulignez que nulle part encore le communisme ne s'est imposé par le libre exercice du suffrage universel, mais qu'il a toujours fallu la ruse ou le coup de force, ce qui laisse planer un doute sérieux sur l'attrait que le régime inspire aux masses, et vous verrez que c'est là une bagatelle incapable de troubler la sérénité du croyant.

De nos jours, c'est lorsqu'on parle du colonialisme que l'aveuglement confine à la perfection. Certes on ne veut pas défendre ici un système de souveraineté

maintenant périmé. Le « sens de l'histoire » tel que nous l'exposent les nouveaux apôtres, est une foutaise, et qui rejoint ces explications par « l'horreur du vide » auxquelles recouraient les physiciens ignorants de la pression atmosphérique. Il suffit de constater que le monde change et que rien ne dure pour comprendre que le système des mandats, des protectorats, des colonies a fait son temps, et qu'il faut songer à des rapports nouveaux. Et puisqu'on n'est pas gêné par des devoirs inconditionnels envers une patrie d'adoption, on peut admettre que l'ère colonialiste prendra fin aussi pour les peuples du Caucase, du Turkestan, de l'Europe orientale, pour d'autres encore. Le mouvement déclenché par la proclamation de l'indépendance américaine, le 4 juillet 1776, n'a pas encore épuisé toutes ses conséquences.

Mais une telle perspective ne dérange pas ceux qui demeurent incapables de l'entrevoir. Pour l'instant, les communistes en sont aux déclarations rituelles contre le colonialisme, où ils prétendent voir la cause de tous les maux qui accablent une partie de l'humanité. Bien sûr, on ne veut pas ici plaider ou accuser. Rien n'est ridicule comme ces débats où les uns stigmatisent l'exploitation économique, alors que les autres objectent les voies ferrées, les écoles et les hôpitaux. Simplement on essaie de montrer à quel point la théorie et les préjugés obscurcissent l'entendement.

Un des fléaux de l'Amérique latine consiste dans l'atroce misère d'un sous-prolétariat qui tend à s'accroître. Si ces pays ne comptaient que dix ou quinze années d'indépendance, nos docteurs ne manqueraient pas d'insister sur les crimes de l'Europe. Mais le Brésil s'émancipe de la tutelle portugaise en 1822, les colonies espagnoles rompent avec le statut colonial

entre 1810 et 1825. Or que voyons-nous ? Sauf dans certaines régions évoluées, des problèmes qui s'aggravent, des situations qui requièrent d'urgence une aide internationale. De tous les Etats noirs, la République de Haïti fut de loin le premier émancipé, en 1804. La proportion des illettrés est de 90 %, alors que, dans l'ancien Congo français, la proportion des enfants qui fréquentent l'école atteint 80 %. On ne veut, encore une fois, rien prouver. Simplement il s'agit d'opposer, à des conclusions sommaires au point d'être ridicules, une constatation nuancée. Il y a des pays, dont l'indépendance ne remonte pas à plus de quinze ans, et qui ont, dans certains domaines, une avance très nette sur d'autres pays affranchis depuis un siècle et demi. Ainsi, la domination étrangère a pu être une cause de progrès, tandis qu'ailleurs l'indépendance ne procura pas les moyens nécessaires à une amélioration. Ce qui n'empêche pas que, pour une nation, l'indépendance est l'état politique normal. Mais allez le faire dire à un marxiste, fut-il tirant sur le rose ! Vous y perdrez votre peine. Tout au plus parviendrez-vous à lui faire croire que vous méditez la reconquête des empires disparus. Ses maîtres lui ont dit que ceci était toujours mauvais, que cela était toujours bon. Il y croit, il le répète. La théorie a raison, les faits ont tort. Le coco fait songer à ce brave homme, un médecin, qui croyait dur comme fer que le criminel ne ressentait pas la douleur physique. Mais il fallait une preuve. On dénicha un condamné à mort dont le casier judiciaire attestait que, dès son jeune âge, il représentait le criminel pour ainsi dire à l'état pur. Les yeux bandés, sans savoir ce qu'on lui voulait, l'assassin fut introduit dans le laboratoire, et on lui appliqua, sur le dos de la main, une lame chauffée au feu. L'autre hurla. Le médecin, brandissant son fer rouge, se tourna vers les assistants, et s'écria sur un ton indigné : Messieurs, il simule !

Cassandre.

## L'Assemblée du 16 mai

L'assemblée générale (qui n'en fut pas une ; le quorum n'étant pas atteint, elle n'était que consultative) du 16 mai débuta par une déclaration de M. le Recteur Zwahlen qui fit bien ressortir la malhonnêteté des procédés de nos représentants (malhonnêteté que M. Zwahlen qualifia avec modération de « maladresse ») qui ne présentèrent qu'une partie des revendications prévues et ce à la veille du départ du Recteur ! La VO du 17 mai prend, bien entendu, le parti des démagogues de l'AGE. Un chroniqueur anonyme y accuse M. Zwahlen de « paternalisme » (?) et de « dater un peu ». Ce journaliste (qui pourrait bien être M. Muret que l'on vit, à la fin de la soirée, en grande conversation avec J.-L. Perret) explique que le Recteur était accompagné de deux professeurs faisant fonction de « GARDE DE CORPS » ! Il s'agissait de MM. les professeurs Bridel et Stauffacher !!! On appréciera l'élégance de la VO. Le bureau de l'AGE a les alliés qu'il mérite.

L'assemblée — composée pour une appréciable proportion d'étrangers — approuva une motion sur l'aide fédérale qui pourrait mettre en cause les structures fédéralistes de notre pays, comme le fit fort judicieusement remarquer J.-F. Cavin (Droit). De son côté Guy Bonnard (ACMS) demanda poliment aux étrangers de s'abstenir sur une question aussi purement nationale ; cette invitation ne fut presque pas suivie et c'est bien regrettable. Ces étrangers ne

sont que de passage chez nous, pour quelques années au plus. Or les réformes des structures qu'ils préconisaient pour notre pays ne seraient pas provisoires !

Nous l'avons dit maintes fois, l'AGE ne doit pas devenir un groupe de pression politique. Elle le doit d'autant moins que les Vaudois y sont minoritaires. Il est navrant d'entendre un étranger crier au micro : « Nous exigeons (sic) que l'Etat... etc. ».

A signaler également une motion sur l'accueil des étudiants étrangers où, finalement, fut introduit un amendement admettant un « numerus clausus » basé « sur des critères académiques ». Dans notre prochain numéro, nous reviendrons sur ce point et nous analyserons les motions présentées ainsi que le fameux « mémoire » présenté par l'UEL à l'occasion de la manifestation du 10 mai.

Pour aujourd'hui, nous voudrions simplement faire remarquer ceci : nous sommes indignés qu'une motion protestant contre l'expulsion de deux agitateurs iraniens ait été votée. Cette motion, injurieuse pour nos autorités, leur prêtait des intentions qui n'ont vraisemblablement jamais été les leurs.

D'autre part, nous avons été scandalisés de voir des étrangers de toutes les couleurs applaudir à tour de bras des paroles injurieuses sur le Pays de Vaud. Si ce canton qui est notre pays ne leur plaît pas, personne ne les retient...

On est peut-être, comme dit la chanson de Gilles, « des tout bons types » mais il ne faudrait quand même pas exagérer ! Et puis, nous ne voyons pas pourquoi le droit au sentiment national serait exclusivement réservé aux sous-développés !

Enfin, ne serait-il pas bon que le discours de M. le Recteur Zwahlen soit publié de façon à ce que tous les étudiants puissent en prendre connaissance ? Ne faudrait-il pas faire connaître sur le F. R. U. l'opinion de M. le Professeur Bridel. Tous les étudiants connaissent maintenant le point de vue du bureau de l'AGE, il serait juste que l'on pût connaître l'autre point de vue. C'est sur une information très insuffisante que l'offensante motion No 7 a été votée.

U.-A.

Judi 30 mai, 20 h. 30

à la grande salle du « Major Davel »  
(Place Benjamin-Constant)

**M. PIERRE BOUTANG**

directeur politique de l'hebdomadaire  
« LA NATION FRANÇAISE »

parlera devant les amis d'UNI-ACTION  
des

**CONDITIONS D'UNE RÉSISTANCE  
INTELLECTUELLE AU PROGRESSISME**